

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 26

Artikel: La mort du Beau Richard : [suite]
Autor: Blondeau, Amédée
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185266>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

quand bien vous auriez du Rothschild en main, je n'y toucherais pas.

— Mais, monsieur, j'ai des paiements à effectuer !

— Cela m'est égal, je ne prendrai rien de plus.

Le malheureux commerçant s'en retournait chez lui avec son bordereau *refusé*, quand il apprit une sérieuse nouvelle : son banquier si rangé, si sobre, avait une passion secrète, cachée ; il allait toutes les après-midi sous le pont de Neuilly et là... il pêchait à la ligne.

Une idée lumineuse traversa l'esprit de notre commerçant : muni de son bordereau, il se rendit sous le pont ; le banquier y tendait sa ligne.

— Eh ! monsieur, dit le visiteur d'une voix éclatante, cela mord-il ?

— Misérable, murmure le financier, vous faites sauver le poisson avec vos hurlements.

— Me prenez-vous mon bordereau ?

— Vous m'ennuyez !

— Il faut absolument que j'aie de l'argent demain, fit le commerçant d'une voix de stentor.

— Que le diable vous emporte ! répliqua doucement le pêcheur ; mettez vos valeurs sous cette pierre, je vous donnerai des écus demain matin, mais laissez-moi la paix.

C. P.

Jean Duruclon.

Jean Duruclon, un beau garçon, ma foi, avait quitté son village, pour aller goûter les douceurs de la vie de valet de chambre. Entré plus tard dans le commerce, il s'y enrichit très honnêtement, du reste, se maria, fut père d'une nombreuse famille et revint finir ses jours au pays natal.

Entouré de l'estime que de bonnes actions font toujours valoir, chez nous, aux favoris de la fortune, il semble que Jean Duruclon eût dû être un homme heureux ; ni soucis, ni maladies ne le visitaient ; sa femme et ses enfants le vénéraient. Et cependant un grand chagrin faisait blanchir ses cheveux, creusait son front de rides et menaçait d'abréger ses jours.

A Paris, Jean Duruclon avait servi un haut personnage, M. de X..., dont le père, par une faveur toute spéciale de Napoléon I^{er}, de simple bourgeois qu'il était, avait été fait baron de l'empire. M. de X..., très fier de cette noblesse de fraîche date, avait fait maintes fois la leçon à son valet de chambre, quand ce dernier, au début de sa carrière, s'oubliait à dire : Monsieur X..., tout court.

Chose curieuse, Jean Duruclon avait fini par se sentir pris lui-même d'un profond respect pour la petite particule *de*, *du*, ou tout simplement *d'*. Que n'eût-il donné pour avoir le droit de la porter ! Il se prenait à rêver qu'il s'appelait M. du..... Ruclon et qu'il descendait de quelqu'une des anciennes familles féodales de notre pays. Quand la réalité le rempoinait, alors surgissaient en foule les sentiments d'envie, de regret, d'ardents désirs, et il allait jusqu'à maudire son père et ses ancêtres pour n'a-

voir fait de lui qu'un simple paysan descendant de quelque serf du bon vieux temps.

Jean Duruclon portait un nom qui, bien que vulgaire, devait être pour lui la cause d'une violente tentation et, par-là même d'un vif tourment. A Paris, dans l'immense cité où personne ne le connaît et où la signification toute vaudoise du mot *Ruclon* était sans doute ignorée, il s'était assez souvent permis de signer Jean DuRuclon ; quelquefois il était même allé jusqu'à Jean Du Ruclon, et même jusqu'à Jean du Ruclon. Chacun sait qu'entre ces trois manières il existe une distance incommensurable. Quand on s'appelle Jean DuRuclon, la particule *Du* demeurant intimement liée à *Ruclon*, on n'est encore qu'un piètre paysan ; dans Jean Du Ruclon, la particule se détache et commence à faire bien dans le paysage ; un sang plus noble vous coule dans les veines ; mais ce *D* majuscule semble là pour rappeler que *Du* ne fait qu'un avec *Ruclon*.

Jean du Ruclon ! Que c'est différent ! Plus trace de roture ! Aux autres de descendre des manants et des vilains d'autrefois ! A nous l'honneur et la gloire ! Jean du Ruclon !

De retour au pays, Jean, qui, malgré ses écus, malgré la bonne éducation et le beau parler qu'il rapportait de la grande capitale, n'osait plus s'appeler que Duruclon. Constamment obsédé par la pensée qu'il s'était appelé Jean du Ruclon, il lui fallait à tout prix décoller cette particule qui l'avait fasciné.

Ces efforts furent enfin couronnés de succès. Il s'adressa à un archéologue, grand connaisseur de vieilles chartes, qui finit par découvrir dans les archives du village natal de Jean un acte du XIV^{me} siècle dans lequel se trouvait l'énumération d'un certain nombre de serfs donnés à l'église de Lausanne par un sire de Grandson. Parmi ces serfs figurait Jean Petrus Du Ruclonis (c'est-à-dire habitant une localité du nom de Ruclon).

Les démarches de Jean Duruclon réussirent si bien qu'aujourd'hui, après rectification de son état civil, il porte haut son nom de Jean du Ruclonis.

M.

La mort du Beau Richard.

III

L'année d'après, la petite ville de X... subit un épouvantable désastre. Les barbares modernes avaient envahi la France. Et pendant que les Prussiens bombardaiient Paris, les Bavarois attaquaient, dix fois supérieurs en nombre, la ville natale de M. Jean-Baptiste Poirier, que défendaient seuls ses habitants et quelques mobiles mal armés. L'héroïque petite cité subit le sort de Bazeilles. Elle fut livrée aux flammes. Des femmes et des enfants furent brûlés vifs. Le carnage fut aussi infâme que la résistance avait été glorieuse. Le pétrole anéantit la maison du marchand de nouveautés Poirier. Marchandises, titres, argent, tout fut perdu. Dans l'incendie, Mlle Clarisse pérît, au milieu d'une horrible scène de pillage, de viol et de meurtre.

Le commerçant, signalé pour avoir été vu parmi les gardes nationaux combattant, put s'échapper avec sa fille et Mlle Prudence, mais il était ruiné. Ce fut dans une pauvre maison de planches, édifiée à la hâte, que le marchand de nou-

veaults recommença après la paix, et dans de misérables proportions, le négoce dont il était si fier.

M. Poirier avait stoïquement supporté cette rude épreuve. Il ne se plaignait pas.

La jeune Emmeline, pâle, triste, mais charmante encore, siégeait à la caisse, presque vide maintenant. Près d'elle se tenait Mlle Prudence, que les événements passés avaient fait tomber en enfance. En perdant son amie Clarisse, Mlle Prudence avait perdu une moitié d'elle-même. Ces deux vieilles filles ne semblaient vivre que l'une par l'autre. Celle-ci disparue, l'autre s'acheminait lentement et doucement vers la tombe.

Le malheur, avons-nous besoin de le dire, sème l'ingratitudo et l'oubli. M. Poirier en fit bientôt l'expérience. Son ami, le marchand drapier qui avait échappé, par miracle, disaient les uns, par trahison, disaient les autres, à l'incendie allumé par les Bavarois, ne voulut plus, pour beau-père à son fils, le négociant ruiné. Le jeune prétendant alla lui-même au-devant de la volonté paternelle et déclara que ce mariage était désormais impossible.

Le bonhomme Poirier fut cette fois frappé au cœur. Mais il se soumit de nouveau. De temps en temps, il regardait son Emmeline et pleurait. C'était tout. Une année s'écoula ainsi.

En 1872, au mois de juillet, la « foire des Capucins », qui, l'année précédente, avait passé inaperçue, s'ouvrit avec tout l'éclat des beaux jours d'avant la guerre, au milieu d'une population portant le deuil encore, mais heureuse de retrouver, dans les habitudes et les plaisirs traditionnels, l'occasion de donner aux affaires l'impulsion indispensable à la régénération du pays.

Le cirque du Beau Richard s'installa des premiers. Des clowns, à cheval, parcourraient la ville en distribuant des programmes tout remplis de promesses. On y parlait surtout d'un cheval sauvage qui, livré à lui-même, dans l'hippodrome, exécutait sans cavalier des voltes surprenantes et prodigieuses. Il y eut foule dès l'ouverture.

Il est inutile de dire que personne, dans la maison du marchand de nouveautés, ne songea à se mêler aux joies de la fête.

Dans l'après-midi du troisième jour, M. Poirier, songeur et toujours triste, reçut pour la seconde fois la visite du Beau Richard. Mais les rôles étaient changés. L'amphytrion était pauvre, triste, désespéré: son hôte était rayonnant, fier, heureux. Le négociant vit de suite l'inégalité du combat. Il mit bas les armes et, cette fois, se résigna à écouter sans révolte le saltimbanque, toujours amoureux :

— Monsieur Poirier, dit le Beau Richard, j'aime aujourd'hui, comme en 1870, mademoiselle Emmeline. Pendant la guerre, j'étais dans le Nord. Je me suis fait soldat. J'ai combattu pour la patrie, sous l'héroïque général Faidherbe, en pensant à votre fille. La paix arrivée, je suis remonté sur mes tréteaux. J'ai appris les désastres dont vous avez été victimes, à la suite des horreurs commises par les Allemands. Mon amour a grandi avec l'infortune de celle que j'aime, et je viens, comme il y a deux ans, vous demander Mlle Emmeline en mariage.

Le vieillard leva doucement la tête :

— Savez-vous, monsieur, que ma fille n'a plus de dot? dit-il amèrement.

— Je le sais, puisque je reviens.

Cette noble réponse fut dite avec une simplicité si touchante, que le bonhomme ne put contenir ses larmes. Il tendit la main au Beau Richard, et lui dit :

— Vous êtes un bon garçon! Je ne sais pas ce que dira Emmeline, mais moi je suis vieux, las, découragé, je ne vivrai pas assez pour la marier comme je l'aurais voulu...

Il hésita un peu; puis, se décidant tout à coup :

— Tenez, si elle consent, je ne dirai pas non. Je lui parlerai demain.

— Oh! non, dit vivement l'amoureux, tout de suite, je vous le demande en grâce. Seulement, puisque vous promettez de ne pas refuser, soyez tout à fait généreux. Permettez-moi de lui demander moi-même ce que je puis espé-

rer; accordez-moi cinq minutes d'entretien avec elle, avec elle seule, je vous engage ma parole de ne pas insister plus qu'un galant homme ne doit faire près d'une jeune fille respectée, adorée.

Le père fut définitivement gagné. Il alla chercher sa fille et, au bout de quelques instants, il l'amena, surprise, mais calme, dans la pièce où l'attendait le saltimbanque.

M. Poirier se retira, laissant la porte entr'ouverte.

(*La suite au prochain numéro.*)

Que pensez-vous, chers lecteurs, de cette lettre adressée par un beau garçon à une demoiselle qu'il ne paraît pas aimer d'une façon excessive :

MADMOISELLE,

— L'amour et la tendresse que j'ai jusqu'à présent témoignés [pour vous sont faux, et je sens que mon indifférence envers vous augmente chaque jour; plus je vous vois, plus vous paraissiez ridicule à mes yeux et méprisable; je me sens porté, et, à tous les points de vue, déterminé à vous haïr. Je n'ai jamais eu aucune inclination à vous offrir ma main. Notre dernière conversation m'a laissé un souvenir d'ennui et d'insipidité qui n'a pas rempli mon esprit d'une haute opinion de votre caractère. Votre caractère inconstant me rendrait malheureux, et si jamais nous sommes unis, je n'éprouverai que la haine de mes parents, jointe à l'éternel déplaisir de vivre avec vous. Votre serviteur, Robert.

Il est certain que cette lettre n'est pas fort amoureuse et que la demoiselle n'a pas de quoi être particulièrement flattée. Eh bien, vous vous trompez. Lisez la première ligne, puis la troisième, puis la cinquième, etc., sans tenir compte des lignes intermédiaires, et vous verrez que l'aventure pourrait bien se terminer un de ces jours par un mariage.

On lit dans *l'Echo du Rhône* du 17 juin :

« On signale déjà de nombreux étrangers dans l'Oberland et le bétail a pu enfin se mettre en route pour ses alpages. »

Au tribunal :

— Témoin, avez-vous des preuves que la plaignante et l'accusé étaient vraiment mariés?

— Certainement, monsieur le président.

— Et quelles sont ces preuves?

— Ils se battaient tous les soirs, monsieur le président, que c'était un vrai scandale dans la maison.

Le mot de l'éénigme publiée dans notre précédent numéro est *fenêtre*. Le sort a désigné pour la prime M. Benjamin Crot, à Aran, sur Cully.

LOGOGRIPHE

Mes quatre pieds font tout mon bien;

Mon dernier vaut mon tout et mon tout ne vaut rien.

Prime. — Les Causeries du *Coniteur vaudois* 2^{me} série.

Nous rappelons que les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'un timbre-poste de 20 centimes.